

**101S : carnets de guerre de Renée Muller**  
**1<sup>er</sup> carnet 19 juillet 1914 - 10 septembre 1914**

Renée Muller  
Château de Vrilly

Page 1

Le 19 juillet 1914, nous déjeunions avec Ulisse, Lucie vient, Maurice Henra et ensuite Georges ; la journée se passe agréablement. Dans la semaine vers le 24 et 25 bruit dans les journaux ; le 26 je vais chercher Lucie et nous allons nous promener bien paisiblement comme d'habitude sur la route de Châlons ; nous allons même aux abords de La Pompelle à vrai dire pas loin d'une ferme et d'une auberge

Page 2

situées à gauche de la route, lieux appelés ferme et auberge d'Alger ; mais notre promenade est interrompue par une grosse averse. Nous sommes obligées de retourner et de nous abriter sous le pont du chemin de fer lequel se trouve en face le pont de St-Léonard. Nous nous trouvons avec un monsieur et une dame ces derniers étant en voiture découverte sont obligés de s'abriter également sous le pont : chose étrange, ce Monsieur dont l'allure est

Page 3

militaire s'entretient avec nous et nous demande quelle est la personne qui a acheté la propriété de M. Dubary (cette propriété appelée bois de Caurel). Lucie lui répond que c'est un militaire ; il fait une moue. Ensuite, Lucie ne voulant pas rester sous le pont au passage du train qui va passer ce Monsieur dit ces paroles dont je me souviens très bien : « Voilà les défenseurs de la Patrie en temps de guerre

Page 4

ça a peur de tout ». De plus à la ferme de la Jouissance il y a une sentinelle, laquelle ne laisse passer quiconque qui voudrait de rendre dans les champs à gauche de ladite route de Châlons, soit disant qu'il y a des exercices de préparation militaire à la butte de tir et que les balles allant jusqu'à La Pompelle, il pourrait s'en trouver parmi elles qui n'iraient pas droit au but et qui pourraient blesser les personnes imprudentes. La promenade finie, nous rentrons chez Lucie, ses parents parlent de ce que l'on

Page 5

dit sur les journaux ; je n'y ajoute pas grande importance quoique tout ce que nous venons de voir et d'entendre me chiffonne quand même. Je rentre chez nous ; Maman en prenant bien des précautions m'explique que les affaires ne vont pas très bien et voilà ce qu'elle me dit : elle a lu le journal du temps que Papa taillait des bouchons pour mettre le vin en bouteilles, elle a vu que l'Autriche et la Serbie ne s'entendaient pas ; elle en par-

#### Page 6

-le à Papa qui, ne s'émotionnant pas, répond que les petits états ne sont jamais d'accord, mais elle, elle en est toute impressionnée. Quelques minutes plus tard arrive Monsieur qui appelle Papa à l'écart ; Maman est toute ennuyée ; et se demande ce qu'il peut y avoir. Papa revient et lui explique alors que c'est au sujet de la guerre ; que les affaires ne vont pas du tout et que Monsieur craint bien que la guerre n'éclate ; alors il lui donne toutes les explications

#### Page 7

nécessaires au sujet du personnel, pour l'arrivée de l'ennemi et pour le cas où nous manquerions des vivres ; enfin, il ne voit pas la chose bien brillante et nous dit qu'au cas de danger nous partions tous 3 au château avec Pyram notre chien.

Maman m'a donc expliqué tout cela en ces termes et je ne m'étonne plus du tout de ce que j'ai entendu durant ma promenade ; lundi, mardi, peut-être, est-ce comme toujours, cela va peut-être

#### Page 8

s'arranger ; Raoul Templie qui était en permission repart avec cette conviction et se dit que la guerre ayant lieu, elle ne durera peut-être pas longtemps ; le 27, le 28, le 29 et le 30 [juillet] toujours les journaux en parlent et cela vient de plus en plus grave. Je vois tout pour ma part du mauvais côté et me dis que la guerre est inévitable ; en effet le 31 [juillet] de grand matin, on demande par téléphone des renseignements au sujet des chevaux du château, mais ces imbéciles

[Texte écrit en bas de page et à l'envers « le vendredi déjà on entend plus tirer à la cible aux champs de manœuvre ; c'est bien silencieux et bien triste, tout semble mort »].

#### Page 9

de femmes de chambre Maria et Virginie (~~lesquelles se disent Alsaciennes~~) mais elles n'ont pas compris. M. Henri est très fâché ; Monsieur qui était déjà parti en uniforme à cheval à Reims revient et les renvoie immédiatement à Mulhouse. Ça va de pire en pire, depuis huit jours, je vais au-devant du facteur pour chercher le journal ; mais il n'y a rien de rassurant ; arrive le samedi 1<sup>er</sup> août triste jour qui annonce la fatale nouvelle ; l'Allemagne

#### Page 10

a déclaré la guerre à la France : le Père Schmit apporte déjà des feuilles de départ à Hubiche et à Auguste Vasseur ; Bertrand et Jules viennent travailler mais s'en retournent ~~un~~ peu de temps après ; ce sont déjà de grandes conversations et de grandes préoccupations. Je pars à Taissy avec Lucie ; on ne trouve pas ce que l'on veut en fait de provisions et tout est déjà très cher. Je rentre chez elle, nous parlons naturellement de la guerre. Maman trouvant le temps long

#### Page 11

vient me chercher et le sujet recommence ; déjà, j'ai vu à Taissy bien des pleurs et des yeux rougis par les larmes. Etant chez la mère Godin j'ai vu passer quantité de chevaux réquisitionnés par l'artillerie : samedi soir, nous mangeons une omelette, mais avec bien des

difficultés car le tocsin annonce que le pays est en guerre ; le pauvre Jules sonne à grande volée. Papa qui revient de Cormontreuil est encore tout émotionné par

#### Page 12

tout ce qu'il a vu et entendu dans ce pays, ainsi que par M<sup>e</sup> Chevalot, dont l'homme est parti, elle ne sait où ? Papa cherche son livret et ne dort pas tranquille, croyant qu'il est encore obligé de partir et pense qu'il ne sera jamais arrivé assez vite, aussi dès le lendemain 2 août au matin de fort bonne heure sans rien nous dire, il part à Reims ; il fait simplement dire par un pêcheur qu'il est parti se renseigner et que s'il est pris qu'on ne se fasse pas

#### Page 13

de bile à son sujet. N'empêche que Maman et moi nous sommes bien inquiètes, il pleut, déjà un silence de mort règne partout ; les bateaux ne marchent pas ; seul le Père François passe, le pauvre vieux pleure et dit que déjà on entend le canon qui probablement fait des essais. Passe un jeune homme se rendant à Sept-Saulx ; lui aussi s'en retourne et dit que le travail va être arrêté. Maman lui demande des explications, mais il ne peut dire que ce n'est qu'un

#### Page 14

mouvement dans Reims et beaucoup de familles en pleurs ; c'est dimanche 2 août, Maman reste à la maison et ne fait que la montée et la descente du canal : seule je m'en vais à la messe. M. Fourmet est parti conduire ses chevaux à Dieu-Lumière ; je reviens de la messe et Papa arrive enfin : il a été à la Sous-Intendance et à la gendarmerie. Aux 2 endroits, on lui dit qu'il a fini son temps, qu'il n'a nullement besoin de partir qu'il devrait être en effet de la

#### Page 15

classe 87, mais comme engagé volontaire de 5 ans, il fait partie de la classe 86 : il veut s'engager ; mais on lui répond que c'est inutile et on refuse son engagement ; le voilà tranquilisé. Je vais à St-Léonard, je raconte à la famille Fourmet les quelques incidents que voici : passent des chevaux M<sup>e</sup> Fourmet croyant reconnaître les siens jette déjà des hauts cris ainsi que la famille Gobron. René n'est pas content et dit que si cela veut continuer encore longtemps, qu'il prend un fusil et qu'il s'en va. Je leur fait entendre raison et leur dit qu'il faut bien

#### Page 16

prendre les chevaux, que l'on ne fait pas la guerre avec des moutons, enfin voilà M. Fourmet qui revient, ses chevaux n'ont pas été pris, ni ceux des autres : on loge des chevaux dans les écuries à St-Léonard. Lundi 3 août, 4, 5, 6, 7, 8, la semaine se passe à regarder tous ces régiments qui ne font que passer dans les chemins de fer, lesquels sont ornés de drapeaux, de guirlandes de fleurs et tous crient victoire, tous sont heureux d'aller à la boucherie, d'autres trains transportent des canons, des avant-trains, des camions,

#### Page 17

des munitions, charrettes, chariots, ambulances, voitures de tous genres et de toutes façons ; jamais je n'en ai vu autant de ces trains qui vont et viennent et s'entrecroisent, le 9 dimanche,

10, 11, 12, 13, 14, 15 [août], toujours, je vais au-devant du facteur, les ponts sont maintenant gardés il m'est défendu de passer le pont de chemin de fer, le 15 août, triste jour de fête, au lieu que chaque année nous achetons brioches et faisons tout en grand pour la fête de la Bonne Vierge, cette année, nous avons acheté un simple pain de 6 livres et l'argent qui aurait servi à payer le gâteau est

Page 18

remis entre les mains de Monseigneur pour les secours à nos pauvres blessés ; nous allons aux Vêpres et la journée se passe tristement d'autant plus que Maman est souffrante. On dit cependant que nous avons victoire en Alsace car Mulhouse est pris et nous avons fait des prisonniers aussi. Ferdinand et André Godin parlent déjà de s'engager. Le 16 août, triste dimanche, et la semaine se suit de même, toujours des trains et des trains, l'on voit les pantalons rouges ou des bandes rouges, ou encore des turcos à la figure bronzée ou alors des prisonniers avec leur casque

Page 19

à flèche pointue ; ils sont tassés nos malheureux soldats un peu partout dans les wagons, même dans les compartiments à bestiaux. Avec cela, il fait une chaleur horrible, de sorte que les uns sont à la portière, les autres sur les marchepieds, et l'on voit passer ou leurs têtes ou leurs jambes. 17, 18, 19, 20, 21, 22 [août] toujours la même rengaine, 23 [août], il n'y a plus de messe chantée, c'est une messe basse, au lieu d'aller me promener avec Lucie, je reste chez nous ; il vaut mieux ne pas voyager, je vais à Taissy au soir chercher du pain ; on me dit qu'il ne faut pas m'attarder car on ne voyage

Page 20

pas après 6 heures ; dans la semaine, comme pour aller à Reims par exemple, il faut un laissez-passer permanent que nous avons fait faire à Reims à l'hôtel de ville ; dimanche 30 août, cela devient inquiétant, je vais à la messe, Lucie ne vient pas et M. Fourmet prépare sa valise pour le cas où il faudrait partir ; le 31 août, c'est la messe des morts à Taissy, car la veille c'était la fête patronale qui n'a pas eu lieu naturellement, nous allons donc nous 2 Maman ; les familles de St-Léonard sont en émoi, toute la nuit, les émigrés de Rethel et Vouziers sont arrivés. Ils sont campés par terre dans l'herbe, vieux, femmes et enfants avec [Texte écrit en bas de page et à l'envers « 30 août des bateaux chargés de je ne sais quoi sont conduits par des artilleurs »].

Page 21

leurs bêtes, les chiens, les bêtes à cornes et les pocs ; une vraie vie de bohème ; les uns ont bu et rient, mais les autres encore sous le coup de l'émotion pleurent disant que dans la nuit, le tocsin sonnait et le tambour annonçait que s'en allait qui voudrait ; le pays était en danger d'invasion et était en risques et en périls celui qui restait ; en revenant, nous voyons le Père Schmit facteur qui nous dessert ; il ne peut nous donner que les lettres, car, depuis quelques temps, les journaux ne paraissent plus ; il me dit qu'il va faire partir sa femme et ses enfants ; il dit aussi que c'est sans doute la dernière

#### Page 22

fois qu'il apporte le courrier : j'ai envie de rire, je trouve qu'il voit tout en noir. 31 août la famille à M. Fourmet est là réunie chez eux. M. Létrillard revient de Reims : il dit que tout devient bien triste, passe aussi un lieutenant de cuirassier : Maman lui demande comment sont les nouvelles : il répond « ne vous effrayez pas ; Oh ! n'ayez pas peur ! ». Mais dans la journée, comme la veille l'on entend déjà bien le canon ; avec cela il fait un peu d'orage ; nous avons parlé un bon moment avec le petit pêcheur et lui se contente en tenant sa ligne de nous dire ce qu'il faudrait faire pour faire souffrir Guillaume

#### Page 23

[Texte écrit en bas de page et à l'envers « Passe le jeune homme de Sept-Saulx plus personne dans la gare »].

Le 2 septembre de bonne heure commencent pour nous de grandes souffrances morales : Papa dit à Maman que les chasseurs gardent le pont de St-Léonard ; il y a là aussi de l'artillerie ; ces pauvres diables ont des journées bien chaudes et des nuits bien fraîches, aussi ils viennent à 2 ou 3 chercher des fagots pour allumer un peu de feu et faire du café qui les réveillera : Maman en offre vivement une tasse à un : lui aussi a l'air bien fatigué. Ensuite, il en vient d'autres dont un a des douleurs dans les pieds : il a les che-

[Texte écrit en bas de page et à l'envers « Le 1<sup>er</sup> septembre la famille à M. Fourmet s'en retourne dans leur pays »].

#### Page 24

[Texte écrit en bas de page et à l'envers « la culotte du turco est souillée de sang »].

-villes tout enflées ; avec cela il les a enveloppées dans de la ouate et est chaussé d'espadrilles. Il n'a pas l'air gai le pauvre et chose qui est bien triste à dire : il dit que nos chefs tremblent et frissonnent au son du canon. Papa va à St-Léonard, ils voient là les tirailleurs sénégalais autrement dit nos braves turcos : Paul Gobron offre à un une tasse de café avec une goutte de rhum : Papa lui dit : « Et bien quoi vieux, cela ne va guère, on bat en retraite ». Mais lui sans se troubler répond en frappant la terre du pied « Nous partons là-bas Prussiens foutus, capouts ». Le 2 [septembre] je vais à Taissy chez M. Godin, je vois un artilleur lequel j'ai

#### Page 25

déjà vu quelque part ; je rentre en repassant chez M. Fourmet ; le garde de St-Léonard vient justement dire qu'il faut arracher les pommes de terre, et les donner aux soldats qui vont arriver ainsi que carottes, navets et poireaux ; je lui fais la réflexion qu'il faut 100 fois mieux donner ces légumes à nos soldats que les donner à l'ennemi ; je reviens chez nous où tout en faisant la lessive

#### Page 26

avec Maman, nous voyons avec gros au cœur tous nos pauvres soldats qui battent en retraite ; nos artilleurs avec leurs canons et leurs caissons ils ont chaud et sont pleins de poussière les malheureux. Nous nous mettons à table : nous mangeons des frites mais la moitié reste ; nos

soldats continuent de fuir ; ce sont cette fois les Dragons ; je file en bicyclette à St-Léonard voir ce que l'on dit par-là. La famille Fourmet se décide

Page 27

à partir et veulent m'emmener ; mais je préfère rester avec mes Parents ; arrivera ce que le Bon Dieu voudra. Je reviens ; le parti est pris nous restons ; les soldats sont tous campés à l'entrée de St-Léonard avec leurs chevaux ; arrivent quelques cyclistes ; ils demandent de l'eau pour ajouter à la menthe qu'ils ont dans leur bidon et qui va les rafraîchir. Malheureusement, ils n'ont pas de pain, nous leur en donnons pour qu'ils

Page 28

puissent manger leurs conserves : toute la journée, nous avons enfermé notre linge et nos affaires les plus précieuses dans des caisses ou paniers et nous les avons descendus dans la cave ; le vin et les cartouches sont enterrés ainsi que nos livres de Hanzi : les

Page 29

armes à feu sont déposées à l'Hôtel-de-Ville de Reims. les gens de Taissy qui avaient amené leurs bêtes dans la propriété ces jours-ci viennent les rechercher. Quelques-unes restent. Le 3 [septembre] se passe aussi dans la plus grande anxiété je vais à Taissy chercher du pain ; en revenant la fillette du jardinier est là et nous

[Texte écrit à l'envers en bas des pages 28 et 29 « 2 sept[embre]. Tous les jours on voit des soldats gardes-voies perdus mourant de faim c'est ainsi qu'en plein midi, 2 hommes sont assis sur le canal et ne savent où diriger leurs pas »].

Page 30

dit que ces maudits vont arriver à 5h du soir à Reims ; je retourne à St-Léonard où je vois les jeunes filles Gobron partir au château de M<sup>r</sup> Pommery, les émigrés sont là et sont indignés ; déjà certains partent, de même que la famille de M<sup>r</sup> Fourmet. J'ai le cœur fort gros et je ne peux m'empêcher de pleurer à la pensée de la perte de nos braves

Page 31

petits pioupious à culotte rouge et leur place prise par ces sales Prussiens qui vont arriver par la route de Châlons au son de leur fifres ; on dit que des affiches sont placardées en ville qu'on ne doit pas les insulter et qu'eux se montreront très corrects ; qu'ils ne bombarderont pas puisque la ville leur est ouverte et que le drapeau blanc flotte déjà sur la mairie. Nous sommes assis sur les

Page 32

marches du perron quand tout d'un coup nous entendons le tambour à St-Léonard. Mon Dieu ! Qu'arrive-t-il. Nous 2 Maman, nous tressaillons. Est-ce l'évacuation du pays ; déjà nous tremblons à la pensée d'un bombardement. J'enfourche ma bicyclette et me voilà partie ; je me renseigne ; mais ce n'est rien heureusement ; c'est qu'il n'y a plus de tabac à Taissy ; je reviens vite ; nous mangeons, mais

Page 33

[Texte écrit à l'envers « 4 sept[embre]. Déjà ce matin, nous sommes montés sur le canal où nous entendons et voyons arriver ces maudits Prussiens »].

tout d'un coup, des coups de canon ébranlent l'air. Vivement nous partons tous les 3 au château : la famille Perrin est chez M<sup>e</sup> Bonnet, la femme du chauffeur ; nous attendons et plus rien, nous repartons chez nous ; le lendemain matin vendredi 4 septembre de nouveau le canon tonne je prends mon vélo la valise dessus et suivie de Maman nous repartons au château pour le cas où cela deviendrait plus grave, nous nous enfilerions dans les caves : le personnel de nouveau est réuni et attend les évènements.

Page 34

La Mère Desmoulins femme du cocher, revient de Reims elle dit que les boches sont là, qu'un obus est tombé près d'elle, ne lui a pas fait de mal et qu'il n'y aura pas à se plaindre des boches ; mais quelle vieille sorcière. Papa pendant ce temps-là va à la grille, puis à la grille du moulin car il voit là les Boches qui arrivent. Des gens de Reims sans doute sont là qui voudraient sans doute entrer, mais il ferme la porte car les boches accourent ; les gens du moulin sont cachés dans les marais dans une barque et nous, nous sommes tous réunis devant la porte du chauffeur ; la Mère

Page 35

Desmoulins continue de dire ses bêtises pendant que M<sup>e</sup> Chevalot tout émotionnée arrive avec ses enfants ; le petit à Charles a une peur bleue des boches ; son père autant que lui ; il dit à Papa qu'il faut qu'ils partent tous 2 car ils sont encore jeunes et les Prussiens pourraient les emmener. Papa ne veut pas s'en aller ; enfin il se décide à partir, prendre une barque et aller se réfugier dans les marais. Mais ayant peur de mourir de faim, Charles revient sur ses pas et demande du pain ; ils partent, mais le père Desmoulins en est malade qu'on ne l'a pas pris lui aussi. Dans notre malheur, nous en rions encore. Tout d'un coup Maman se demande si par hasard, il n'y aurait pas des boches

Page 36

chez nous et qui ne voyant personne pourraient cambrioler la maison. Je m'en vais donc en vélo pour arriver chez nous et voir ce qu'il se passe ; si il y en a, je me ferai comprendre comme je pourrai et les emmènerai au château ; me voilà partie. A la sortie du parc, près du pont des Mahonias, je suis toute étonnée de rencontrer Papa et Charles avec son pain sous le bras. Papa ne s'est pas décidé à partir et ils sont là tous 2 ne sachant quoi faire. Papa me demande où je vais, je lui réponds que je vais voir ce qui se passe chez nous ; alors il me dit de m'en retourner, qu'il va y aller lui-même avec Charles ; mais Charles ne veut

Page 37

rien entendre ; enfin, il se décide ; les voilà donc partis. Pendant ce temps-là, la cuisinière et la femme du chauffeur partent à Cormontreuil chercher du pain ; peu de temps après Papa et Charles reviennent ; tout est calme chez nous, les femmes reviennent. Charles voudrait qu'on aille chercher un lapin, que Noémie nous fasse à tous à manger, mais puisque tout devient silencieux, nous préférons repartir chez nous ; nous arrivons à la maison où nous attend je

crois une bonne salade aux œufs. Arrivent un des Bulteaux avec un mobilisé des chemins de fer ; ils se sont sauvés comme ils ont pu dans le chemin de Vrilly et ont sauté le grillage

Page 38

car Bulteaux est belge et l'autre est encore jeune, d'autant plus qu'il porte le brassard des chemins de fer. Nous partageons un peu notre repas et notre boisson. Nous montons sur le canal mais quel silence de mort toujours ; on ne voit âme qui vive si ce n'est un maudit boche que nous apercevons du côté de l'aqueduc du chemin de fer de S<sup>t</sup>-Léonard près des meules, il est monté sur un cheval et regarde attentivement avec sa jumelle. Voyant cela, nous qui regardions Reims, nous descendons prestement le talus du canal, car le maudit bonhomme pourrait

[Texte écrit à l'envers « Le mécanicien du chemin de fer nous raconte ses histoires et comment a été bombardé Etain »].

Page 39

bien nous tirer dessus, d'autant plus que notre chien à l'attache fait une vie du diable et qui ~~lui~~ attire encore l'attention.

Un moment après nous voyons passer 2 hommes dans le chemin de Vrilly c'est un Français et un Italien ; Bulteaux leur dit qu'ils ont eu de la chance de ne pas se s'être fait pincer par les boches, car l'un est jeune et l'autre italien n'est déjà pas si bien vu par eux. Encore un peu plus tard, un homme passe ; il est de Sillery ; le pauvre homme ne trouve plus sa femme et aux boches qui lui demandent ce qu'il veut, il leur explique ; ils répondent que c'est folie, mais il leur répond que s'ils

Page 40

n'avaient pas été si barbares, les gens ne se seraient pas sauvés. Maintenant, lui s'en retourne à Reims. La journée se passe sans autre incident ; Hélène Hubiche vient traire ses vaches et nous raconte que les boches se montrent très courtois et payent largement ce qu'ils achètent, mais nous 2 Maman nous ne pouvons entendre cela : pour nous, ce sont des boches ; c'est déjà bien assez qu'ils font de la musique dans l'ancienne propriété de l'archevêché ; nous ne pouvons entendre cela. 5 septembre ; les gens reviennent soigner leurs bêtes, l'on ne voit pas grand-chose ici, les boches sont rares.

[Texte écrit à l'envers « Quelques personnes de T. qui étaient parties se réfugier à R. reviennent et passent le 5 septembre »].

Page 41

Je vais à S<sup>t</sup>-Léonard et raconte chez M<sup>r</sup> Fourmet qu'un jeune homme civil est déjà prisonnier. 6 septembre, aujourd'hui dimanche, avec Maman je vais à la messe. Lucie ne vient pas, pauvre petite messe basse, où est-elle l'autre. Déjà on ne dit pas grand-chose de crainte de se faire ramasser par les boches ; je vais chercher du tabac pour Papa ; j'arrive à en avoir avec des difficultés, le buraliste Charpentier n'étant pas là, sa maison comme celles que les gens avaient abandonnées a eu à souffrir du passage des boches ; quelques-uns de ses meubles ont été portés chez les voisins ainsi qu'une lanterne et quelques chaises

Page 42

le tabac a priser fut jeté dans l'égout, car le boche ne prise presque pas ; enfin tout compte fait, il évalue ce qu'ils lui ont dévalisé à une 100<sup>taine</sup> de francs. En revenant de la messe, nous rencontrons des voitures de mobilier de personnes de Taissy entre autres, celle de M<sup>f</sup> Sabatier et de la famille Jacot, voitures que ces gens avaient emmenées le 4 à Reims dans l'intention de les sauver ; erreur puisque R. a déjà reçu le baptême du feu jeudi soir et vendredi matin parce qu'un des parlementaires allemands envoyé à la mairie de R. n'était pas rentré

Page 43

à l'heure voulue ; les boches supposaient qu'il était assassiné ont commencé à bombarder la ville ; quelle triste journée ce dimanche.

7 septembre, 8 et le 9 c'est la grande bataille de la Marne ; nos vaillantes troupes travaillent pour reconquérir le terrain perdu ; l'on entend un roulement formidable ; le canon gronde jours et nuits ; à part cela, ici même silence de mort ; l'on voit très peu d'Allemands ; ils ne se risquent pas dans les marais de crainte de s'embourber ; quelques-uns enhardis passent sur le canal en bicyclette c'est ainsi que cette après-midi, 2 passent de front sur le canal et face à notre maison se trouvent 2 énormes

[Texte écrit à l'envers « Le 7 le peuple peut recommencer à travailler les bêtes s'en vont »].

Page 44

racines de peupliers lesquelles dépassent de beaucoup le terrain ; l'un d'eux ne l'ayant pas vu manque de tomber de son vélo : pour moi qui le voit du perron, c'est une joie ; si seulement il était tombé : quel plaisir j'aurai eu. Le 8 septembre je vais à S<sup>t</sup>-Léonard : Paul Gobron me donne des fruits et tout en pleurant me raconte les quelques dégâts dont ils sont déjà victimes ; pendant ce temps passe un motocycliste allemand à toute vitesse ; Maman me croyant de retour de St-Léonard a une peur bleue qu'il ne me rencontre et ne m'écrase. Mais mon retour la rassure ; je n'ai rencontré personne ; et

Page 45

pourtant, elle ne peut s'empêcher de crier bien fort que si il y avait eu accident, elle l'aurait attrapé de la 1<sup>ère</sup> ; pendant qu'elle se démène passe un cycliste allemand lequel ne sait ce que cela veut dire et s'arrête presque d'entendre une pareille conférence. C'est le 1<sup>er</sup> que je vois, aussi, je ne perds pas de temps ; pendant qu'il passe derrière le gros sapin que forme le coin de la propriété je lui fais un beau pied de nez. Il ne m'a vue, j'en suis sûre c'est dommage mais mon idée est contentée, je lui ai fait mon salut à ce 1<sup>er</sup> Allemand que je vois sur mon cher sol champenois.

Page 46

Au soir, Papa va chercher du lait à S<sup>t</sup>-Léon[ard] qu'on ne peut vendre à R[eims] ; nous en ferons du fromage. 10 septembre. Le canon gronde toujours et il paraîtrait même d'après une femme qui serait revenue de Damery que l'éclusier de ... aurait ouvert toutes les vannes de l'écluse pour noyer l'armée allemande. Ce fait m'a été rapporté hier par Papa et Maman qui revenaient du château. Vers midi nous apercevons un Allemand monté sur son cheval qui

demande au petit berger de chez Lucie des renseignements ; que lui veut-il ? Nous le saurons plus tard. Vers 3 heures ½ Maman revient du lavoir

Page 47

je suis en train de travailler sur le perron quand tout-à-coup Maman me crie. Renée ! Renée ! viens vite, regarde, les voilà qui battent en retraite. En effet, il n'y a pas à s'y m'éprendre ; moi qui n'ait pu voir arriver ces maudits ni les entendre, cette fois, avec un plaisir mêlé de haine, je les regarde revenir battus, il n'y a pas de doute l'artillerie passe d'abord, viennent les convois ; les voitures s'installent de chaque côté du pont de S<sup>t</sup>-Léonard dans le remblai et dans les champs qui bordent la route attenante à la route de Châlons. Quelques-uns de ces Prussiens s'arrêtent, se

Page 48

parlent puis l'un se détache du groupe et arrive au galop vers notre chalet. Je m'émotionne un peu, que nous veut-il, cependant Maman conserve tout son sang-froid, me dit de me retirer de dessus le perron pour ne pas avoir l'air de les narguer, car je risquerais fort de recevoir une balle puis elle l'attend ce Prussien. Il arrive à la porte. C'est un grand gaillard à barbe brune, sa figure ovale et plutôt française. Il parle et dit : Ma - dame. Ma - dame. Et comme il ne peut arriver à dire ce qu'il veut ; tout en ayant l'air de se

Page 49

moquer de lui et en ayant assez de l'entendre, Maman lui répond en allemand : « en fin de compte que me voulez-vous ? ». Sa figure s'éclaire et tout saisi de se trouver en présence d'une personne reconnaissant sa langue il répond : oh ! Vous savez l'allemand ? Comment ? Je suis de la Lorraine répond Maman puis elle l'interrompt et pour couper court à une explication qu'il désire, Maman lui répète : « Que me voulez-vous ». Il s'explique : Il voudrait que Maman lui fasse sa cuisine pour lui et ses officiers. Mais comme elle ne veut rien entendre pour faire leur cuisine,

Page 50

pour toute réponse, elle lui dit qu'elle n'est pas cuisinière qu'elle lui prêtera sa cuisinière si il la désire, mais c'est tout. La chose est donc faite, il va le dire à ses officiers ; avant de partir il lui dit « Mais nous sommes pays » : Maman se dit : peut-être, il n'a pas la tête d'un Prussien ; mais nous verrons cela tantôt. Quelques instants plus tard, il reparait avec ses officiers. Ils ne m'ont guère l'air d'officiers ; ils sont sales et pas grand-chose ne les distingue de leurs hommes lesquels viennent chercher de l'eau à la pompe. Mais ce

Page 51

qu'ils sont crasseux et poussiéreux ; je ne peux assez les regarder. L'un de ceux-ci, un affreux rouquin demande à Maman si ce sont les faubourgs de Paris qu'il aperçoit si près. Mais Maman avec empressement lui répond : Oh mais non, c'est Reims que vous apercevez. Il ne peut en croire ses oreilles et dit : Mais alors à combien sommes-nous donc de Paris. Et de même que tout à l'heure Maman s'empresse de dire à 2h. de chemin de fer avec l'Express. Le Prussien regarde ses compagnons - 2 heures de chemin de fer dit-il et Maman

Page 52

d'ajouter vivement « Et avec l'Express ». Il commence à lui raconter que l'armée allemande nous pris ceci, nous a pris cela et qu'en fin, nous sommes battus ; que nous avons énormément de pertes quand un des officiers arrive et lui signifie l'ordre de partir et d'aller chercher son eau au Canal. Ensuite, il s'adresse à maman et lui dit : Qu'il ne faut pas avoir peur, qu'ils ne sont pas si terribles qu'on veut bien le dire ; mais Maman sans s'émotionner d'avantage de répondre ; oh mais vous ne me ferez pas peur ; un Allemand

Page 53

ne m'a jamais fait peur et je sais très bien que vous ne me boufferez pas. L'officier sourit puis voyant Maman qui ne s'effraye pas, ajoute si nous avons agi

Page 54

un peu comme on le dit : C'est de la faute aux femmes belges qui nous ont tiré dessus. Mais Maman met fin à ces explications en lui disant que la cuisinière est libre et m'envoie chercher Papa en me recommandant de lui faire la leçon ; c'est-à-dire de ne pas s'emporter en arrivant pour ne pas faire des malheurs. Je prends ma bicyclette et remplit ma mission. Papa revient, mais blême de colère, il sert les poings, se maintient ; un des officiers sent qu'ils ne sont pas les bienvenus. Aussi s'approche-t-il

Page 55

et lui tend la main. Encore plus blanc et se contenant comme il peut Papa lui tend la sienne. Au même moment je passe entre les deux et je pense que ce n'est pas faire acte de politesse, mais qu'au moins je sépare les 2 ennemis. L'un demande une toilette pour se débarbouiller, Maman lui montre l'évier ; l'autre officier rageur qui ne quitte pas son casque s'acharne sur un morceau de veau et le découpe en fines tranches pour le hacher ensuite rouler ce hachis avec des œufs, puis

Page 56

le jette dans du beurre dans la poêle ; c'est leur premier repas depuis 2 jours je crois, ils n'ont rien pris ; le troisième voit de superbes concombres et s'empresse de les demander à Maman. Comme elle ne peut lui refuser, elle lui répond « Prenez-les si vous voulez ». Ils n'ont pas d'ordonnances, pas de cuisinier, ce sont eux-mêmes qui font la cuisine aidés du grand barbu qui est sous-off. Comme nous l'ignorions, Maman lui demande : Mais où sont donc vos off. Et lui s'empresse de répondre « Mais les voici ! ». Je pense : l'on ne peut faire de réflexion

Page 57

[Texte écrit en haut « Mr Basly parti aux brancardiers divisionnaires  
Mr Strenaty parti à Sacy, père de 4 enfants »].

Mais c'est égal : ils ont une bien drôle d'allure leurs officiers. Maman a de l'ouvrage avec eux, car déjà, il leur a dit que pour que ce soit, il est inutile qu'ils s'adressent à Papa ou à moi qui ne savent pas l'allemand et force lui est donc de toujours intervenir et servir d'interprète ;

Tout d'abord pour avoir le cœur net et savoir si ce grand à barbe noire n'est pas un Lorrain elle lui demande de quel pays il est. Sans s'émouvoir il répond « Je suis de Berlin ».